Les Cahiers	
de la recherche	
architecturale	
et urbaine	

Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine

24/25 | 2009

La critique en temps et lieux

Catherine Maumi, *Usonia ou le mythe de la ville-nature américaine*

Paris, Éditions de la Villette, coll. « Penser l'espace », 2008

Catherine Blain

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crau/322>

DOI : 10.4000/crau.322

ISSN : 2547-5746

Éditeur

Éditions du patrimoine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 208-211

ISBN : 978-2-85822-944-4

ISSN : 1296-4077

Référence électronique

Catherine Blain, « Catherine Maumi, *Usonia ou le mythe de la ville-nature américaine* », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine* [En ligne], 24/25 | 2009, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crau/322> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crau.322>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Cahiers de la recherche architecturale et urbaine

Catherine Maumi, *Usonia ou le mythe de la ville-nature américaine*

Paris, Éditions de la Villette, coll. « Penser l'espace », 2008

Catherine Blain

RÉFÉRENCE

Catherine Maumi, *Usonia ou le mythe de la ville-nature américaine*, Paris, Éditions de la Villette, coll. « Penser l'espace », 2008. 240 pages, 20 €.

Rêve ou réalité

- 1 Espace, liberté, réussite sociale, familiale et économique constituent souvent l'assise des représentations fantasmatiques de l'Amérique. Pour l'Européen, elle correspond surtout – selon Baudrillard (1986)¹ – « à un fantasme d'émigration et d'exil », engendrant dans un même temps des formes « d'intériorisation » et d'« extraversion violente » de sa propre culture. Comment, dans ce cas, l'étranger, le visiteur, l'immigrant, peut-il saisir le lieu bien réel qu'est l'Amérique ? Peut-être en y décelant sa condition d'*hyperréalité* : « L'Amérique n'est ni un rêve, ni une réalité, c'est une hyperréalité [...] parce que c'est une utopie qui dès le début s'est vécu comme réalisée. » L'utopie réalisée de Baudrillard étant avant tout, comme l'ont rappelé Cohen et Damish (1995)², celle d'un projet politique – inscrit dans un espace – « ouvrant la voie à la construction délibérée de la première *démocratie* des temps modernes ».
- 2 C'est cette *hyperréalité* qui fascine Catherine Maumi, et ce depuis ses premières enquêtes de doctorat – soutenu en 1997 sous le titre *Grille, ville et territoire aux États-Unis : un quadrillage de l'espace pour une pensée spécifique de la ville et de son territoire* (ÉHESS). *Usonia ou le mythe de la ville-nature américaine* est le second ouvrage issu de cette thèse. Après un essai sur *Thomas Jefferson et le projet du Nouveau Monde* (Éditions de la Villette, 2007), centré sur le rôle de la grille jeffersonienne (1785) comme outil pour

organiser et gérer le territoire, Maumi revient au plus près du *leitmotiv* de ses recherches : « comprendre le paysage américain dans toute sa complexité et ses différentes combinaisons urbaine, rurale, naturelle », dans le but « d'aborder en d'autres termes la question de l'urbanisation contemporaine » (p. 30-31). Ce qui implique évidemment – nous prévient-elle d'emblée – d'adopter un regard neuf, abandonnant « l'ensemble des valeurs et principes qui ont participé depuis des siècles à l'édification des paysages emblématiques des sociétés européennes » pour s'ouvrir à « d'autres codes, d'autres normes, d'autres modes d'habiter, et donc de concevoir le territoire élu par l'homme pour son établissement » (p. 30).

Voyage à Usonia

- 3 Organisé en neuf chapitres bien rédigés, documentés et illustrés (incluant l'introduction et la conclusion), *Usonia* explore la « culture architecturale, urbaine et territoriale américaine » et son « mode d'habiter le territoire », fondé sur « un autre mode d'articulation ville-nature et édifice-ville-territoire » (p. 31). Chronologique, l'ouvrage nous conduit des premières heures de l'urbanisation du Nouveau Monde – portée par l'idéal d'une « ville à la campagne » ou le mythe « d'une communauté construite en harmonie avec la nature » (p. 33) – aux multiples réalités du paysage contemporain – avec ses grandes villes mais aussi sa pléiade de *suburbs*, *edge cities*, *urban villages* ou *master-planned communities*, sans oublier sa quantité d'*open spaces* et de réserves de *wilderness*...
- 4 La ville-nature américaine se dévoile peu à peu, au fil d'événements, de figures et de thèmes pertinemment choisis dans sa bouillante histoire. Nous entrons au cœur de l'Amérique et de ses mythes fondateurs, parmi lesquels celui d'Usonia : terme apparu en 1903 et dérivé d'USONA (contraction de United States of America), dont le « i » évoque peut-être « utopia » mais qui, surtout, entend distinguer cette partie du territoire américain dont les habitants sont par conséquent des « usoniens » (p. 5-6). C'est du reste dans ce double sens utopique et territorial que Frank Lloyd Wright reprend le terme d'Usonia dans *Broadacre City* (1935) – pour son projet d'une « libre cité de la démocratie », « embrassant le pays tout entier » et opérant « une fusion parfaite entre ville et nature » (p. 166)³.

Conquête, reconquête

- 5 La construction – ou plutôt la conquête – du territoire est relatée en trois chapitres : 2. Terre promise et nouveau monde ; 3. Thomas Jefferson, *Émile* et la construction du *jardin du monde* ; 4. *Jardin du monde* versus *wilderness*. On y mesure l'idéal politique de création des premières petites villes, colonies ou communautés agricoles, envisagées comme autant de « petites communautés d'individus exploitant leurs propres terres et affranchis de toute servitude, construit en opposition aux sociétés urbaines essentiellement marchandes qui se développaient de l'autre côté de l'Atlantique » (p. 33). Lentement mais sûrement, l'urbanisation plutôt lâche et peu dense, suivant le quadrillage de Jefferson, transforme en cadre de vie la nature sauvage (*wilderness*) alors que, parallèlement, en quelques endroits, se développent quelques grandes villes (surtout de la côte Est, telle New York). Cette urbanisation fait bientôt naître deux angoisses convergentes : la dénaturation de la *wilderness*, vue comme *jardin du monde*

procurant seul le sentiment du *sublime*, et la perte de la « véritable philosophie de l'art de vivre en Amérique » (p. 74) en raison des formes du cadre de vie construit (notamment dans les villes), perçu comme « anti-naturel ». Dès le milieu du XIX^e siècle se réaffirme donc l'idéal d'une ville en contact avec la nature, auquel correspondent aussitôt de nouveaux types de *suburbs* ou *planned communities* (comme Llewellyn Park Community, 1853) aux tracés pittoresques ou romantiques qui, accueillant de nouveaux modèles de *single family homes*, renouent avec « la triade : maison, nature, esprit de communauté » (p. 81).

- 6 L'avenir des villes – ou plutôt de la planification urbaine – est le propos des trois chapitres suivants : 5. Parc et *parkways* : des clés pour une pensée métropolitaine ; 6. Le nouveau monde est urbain ; 7. *Regional planning* et décentralisation : l'avenir de la ville américaine. Dans le fil de certaines actions visant à réintégrer la nature dans la ville (Central Park à New York, 1851), on assiste à l'émergence de la figure du *landscape architect* (terme apparu en 1863), se donnant pour mission de définir un « nouveau mode de conception d'une ville plus ouverte, plus spacieuse, intégrant aussi bien les lieux de travail que de résidence, de récréation et de circulation » (p. 89). La figure emblématique est Frederick Law Olmsted, qui ouvre son bureau de *landscape and ornament gardening* en 1855. Dans ses différents essais (dont *Public Park and the Enlargement of Towns*, 1870), ce dernier milite pour un *park system* qui pense « la ville en mouvement » (p. 90) et, afin de protéger son futur, planifie de « grands axes de circulation intégrés dans les *parkways* » (reliant chacune de leurs parties) tout en préservant, au sein d'un certain périmètre, « des “morceaux” de nature particulièrement “pittoresques” » ainsi que des zones destinées à la création de « parcs et jardins » ou à la « fondation de futures *neighborhoods* » (p. 96). Des villes telles que Boston, Minneapolis et Cincinnati seront réorganisées suivant ces principes. Olmsted est également impliqué dans la création d'un premier parc naturel (Niagara Falls Park, 400 hectares, 1885) – préfigurant ainsi la création des premières réserves de *wilderness* (Yosemite national Park en 1864 et Yellowstone national Park en 1872). Un autre moment fort de cette reconquête urbaine est l'exposition colombienne de Chicago (1893). Malgré le fait que les constructions de la *white City* renouent avec les canons européens – alors même que, las, s'invente une « nouvelle architecture, moderne, américaine » avec les gratte-ciel (p. 119) –, l'exposition, en remodelant la ville, est néanmoins la « première tentative de conjuguer paysage et architecture » (selon Daniel H. Burham, p. 121). Elle marque en cela un tournant dans les pratiques ; ce que confirment ensuite la naissance de l'American Society of Landscape Architects (1899) et du mouvement *City Beautiful* (1903), de la Garden Association of America (1906) et de la « science » du *city planning* (1907 selon John L. Hancock, p. 129).
- 7 Au début du XX^e siècle, ces préoccupations planificatrices s'élargissent résolument à l'échelle du territoire, et surtout à l'ensemble de ses habitants. Avec le projet de Forest Hills Garden (Sage Foundation, 1909), l'objectif devient d'inventer un « modèle de communauté accessible aux classes moyennes et populaires » (p. 131). À partir de 1917, l'abaissement des coûts de production (grâce à la standardisation) et les aides financières permettent un essor de la construction de maisons modestes ainsi que la création de nombreuses petites villes industrielles (portées par la State Housing Corporation). Cette ferveur constructive est bientôt encadrée par la Regional Planning Association (créée en 1923), qui milite pour la constitution d'un « réseau de villes de tailles et de formes différentes, disposées au milieu d'*open spaces* publics protégés,

alloués à perpétuité à l'agriculture et à la récréation » (p.137). De nouvelles réalisations, comme la cité-jardin de Sunnyside (1924), répondent à cette ligne de conduite, que contredisent en revanche les études de Wright pour Broadacre City (dès 1925) – principe d'une nouvelle ville territoire qui arrête « définitivement la dispersion illimitée de la métropole » (p. 166). Enfin, ce cycle d'urbanisation se conclut sur la mort d'un mythe : celui de la conquête (ou de la « frontière »). L'ensemble du territoire étant désormais colonisé (ou du moins connu), de nouvelles urgences s'imposent : déconcentrer et restructurer les grandes villes (où vit la majorité de la population et dont l'expansion est incontrôlable), désenclaver certaines régions sinistrées et mieux « redistribuer les revenus à l'échelle du territoire » (p.153). Ces chantiers seront ouverts sous le *New Deal* (1932).

L'utopie confrontée à la durée

- 8 Deux derniers chapitres bouclent ce voyage à Usonia : 8. Pour une réintégration ville-nature ; 9. Usonia ou la « nouvelle ville » américaine. Il est d'abord question de la période 1945-1970, où sont à la fois identifiés le phénomène du *sprawl* (*Exploding metropolis* 1958, p. 172) et les nouvelles réalités de la *mégapolis* (Jean Gottmann, 1961), puis condamné l'exemple des *levittowns*, constituées de *single family homes* identiques : car « quelque part, le long du chemin, le rêve suburbain a dégénéré en subdivision cauchemar, en mornes développements uniformes, en taudis du futur, en *slurbs* » (Ada Louise Huxtable 1964, p. 172). Épouvantera bientôt aussi la rapide croissance des *sunbelt cities*, *edge cities* ou encore des *technoburbs*, « vastes déserts remplis de smog qui ne sont ni ville, ni suburb, ni campagne » (Sam Bass Warner 1980, p. 179) mais où se déplace tendanciellement l'activité économique. Dans les années 1980, l'Amérique connaît donc sa première crise d'identité, qui incitera le plus souvent à renouer avec l'esprit du passé pour la mise en œuvre de nouvelles formes urbaines – comme les *urban villages*, ayant chacun son *downtown* (Greater Phoenix), ou les *planned unit development* (PUD) et *master-planned communities* (MPC), divisés en villages, eux-mêmes divisés en *neighborhoods*, séparés par des *open spaces*... Les débats se pacifient dans les années 1990 où, selon Catherine Maumi, l'Amérique « semble avoir cessé de s'observer au travers du miroir déformant de la culture urbaine européenne – elle-même en crise – et commence donc à reconnaître et à accepter, du même coup, sa véritable image » (p. 199). Cette image, en substance, serait-elle le *middle-landscape*, utopie fondatrice d'Usonia d'une urbanisation plutôt lâche du territoire, en contact avec la nature ? Maumi ne tranchera pas, s'attachant plutôt, outre un détour sur le *new urbanism* (1993), qui reprend les thèmes connus de « *neighborhoods*, districts et corridor » (p. 195), à identifier les nouvelles approches qui s'interrogent sur cette image : comme le *regional planning* – qui s'intéresse aux « caractéristiques fondamentales » et aux « principaux écosystèmes » de ce territoire, pouvant « servir de base à l'orientation du projet » (p. 197) – ou encore le *landscape urbanism* – « nouvelle discipline hybride » considérant la ville et ses territoires comme un « ensemble dynamique, un enchevêtrement de strates où s'entrecroisent différentes échelles, spatiales et temporelles, qu'il s'agit d'intégrer dans une conception d'ensemble cohérente » (James Corner 2003, p. 199). Le voyage dans l'univers américain s'achève ainsi en convoquant en creux la figure d'Olmsted, père de cette approche spécifiquement américaine où « pensée de l'habitat et pensée du territoire » obéissent

« à une même conception du monde habité » et sont « conçus en parfaite continuité » (p. 139).

L'océan est si petit

- 9 À certains égards, ce détour par Usonia révèle, pour l'Européen, une histoire à l'envers : celle de la construction d'un pays en partant du vide (le territoire sauvage) et non du plein (les villes). Ce point de vue correspond au projet politique des États-Unis. C'est là l'apport essentiel, à mon sens, de l'ouvrage de Maumi, qui devient à ce titre un incontournable. Car *Usonia*, en déplaçant ainsi le regard pour nous livrer les clés d'une autre réalité, questionne dans un même temps certains idéaux européens – non seulement celui de la *civilisation urbaine* mais aussi, à un autre niveau, les « antagonismes fondateurs ville/nature ou nature/culture » de cette civilisation ainsi que toutes les « notions de limites, de centralité et de périphérie » communément admises pour l'analyse des territoires (p. 199).
- 10 Aujourd'hui, malgré leurs différences, les deux côtés de l'Atlantique sont confrontés à des problèmes similaires et à la même montée de préoccupations politiques et environnementales. Convergentes depuis l'après-guerre, les deux histoires semblent donc se rejoindre en ce début de XXI^e siècle. L'Amérique a toujours été attentive à l'exemple européen (c'est le karma dont elle tend à se libérer). À l'inverse, quel enseignement l'Europe peut-elle tirer d'Usonia ? Pour Maumi, le paysage américain actuel, dont les espaces s'apparentent à une composition de John Cage – « un processus en marche qui n'a pas nécessairement de commencement, pas de milieu, pas de fin et pas de section » –, s'impose comme « un nouveau concept » invitant « à innover dans les différents process de projet » (p. 199). Né à Los Angeles en 1912, Cage, qui aimait expérimenter l'aléatoire à l'aide de tirages au Yi-King (*Music for a change*, 1951) ou de boulons glissés sous les cordes du piano pour en transformer le son, a légué des œuvres sans ponctuation musicale, avec comme seules indications des *descriptions d'atmosphère*. Scruter *Usonia* en s'inspirant de la démarche de Cage serait certainement une bonne source d'inspiration pour – comme nous y invite en conclusion Catherine Maumi – « concevoir et projeter le devenir de nos paysages contemporains, en accord avec notre conception du monde habité » (p. 201).

NOTES

1. Jean Baudrillard, *Amérique*, Paris, Grasset et Fescelle, 1986, p. 75 et p. 32 (hyperréalité).
2. Jean-Louis Cohen et Hubert Damish (dir.), *Américanisme et modernité. L'idéal américain dans l'architecture*, Paris, Flammarion/ÉHESS, 1993, p. 5.
3. En France, le terme est traduit par Jean Prévost, dans le cadre de son enquête sociologique sur les États-Unis : *Usonia. Esquisse de la civilisation américaine*, Paris, Gallimard, 1939.

AUTEURS

CATHERINE BLAIN

Architecte, docteur en aménagement et urbanisme, chercheur au Ladraus (laboratoire de recherche histoire architecturale et urbaine-sociétés), Énsa de Versailles.